



Concert Une trentaine de musiciens se sont réunis samedi à Fri-Son à l'occasion des 20 ans d'Eclatsconcerts. » 23



Mais où étaient donc les femmes?

Le mot de la fin Notre chroniqueuse Nina Pellegrino évoque notamment le film préféré de son enfance, l'acteur Louis de Funès et l'époque «où les vieux messieurs blancs avaient le monopole de la carrière». » 24

MAGAZINE

19
LA LIBERTÉ
MARDI 9 JUIN 2026

En 1977, une première manifestation féministe a lieu à Fribourg. Enjeux avec l'historienne Marie Spang

Une mobilisation inédite des femmes

« CLAIRE PASQUIER

Société » Les citoyennes suisses obtiennent le droit de vote le 7 février 1971. Vingt ans plus tard, le 14 juin, nombre d'entre elles protestent contre l'inertie politique et le non-respect du principe d'égalité. Entre-temps, des événements d'une autre nature, mais tout aussi forts symboliquement, ont lieu, notamment à Fribourg.

C'est ce que présente Marie Spang dans son livre *Oui Chéri, oui Monseigneur, Oui Docteur!*, issu de son travail de mémoire de master en histoire contemporaine à l'Université de Fribourg. Aujourd'hui doctorante, la Fribourgeoise, aussi active pendant plusieurs années dans la Grève féministe, revient notamment sur la première manifestation féministe en ville de Fribourg en 1977, organisée dans un contexte de pénurie de gynécologues pour dénoncer le renvoi d'un gynécologue progressiste de l'Hôpital cantonal.

Racontez-nous l'origine de la photo dont est tiré le titre du livre...

Marie Spang: C'est le 4 mars 1978, à Fribourg, dans le cadre du 8 mars. Il s'agit d'une grande manifestation nationale organisée ici parce que c'est un bastion du catholicisme et de la droite réactionnaire, dans un élan de solidarité à la suite d'un automne de mobilisation locale. C'était une grande première: une manifestation d'une telle ampleur à Fribourg, autour de beaucoup d'enjeux. C'est mon point de départ pour comprendre le contexte dans lequel elle a émergé. Cette pancarte visait toutes ces formes de domination spécifiques à la région. Il est intéressant de noter qu'il n'y a pas eu le même élan ailleurs.

Quel intérêt à étudier ce microcosme fribourgeois?

L'intérêt local était évidemment émotionnel et répondait à ma propre curiosité, mais il y avait surtout un enjeu scientifique: comprendre pourquoi, même avec un décalage temporel, ce mouvement a émergé à Fribourg. Enfin, il y avait une visée politique à comprendre les origines d'un mouvement dont je fais partie.

Comment l'alliance entre l'Eglise, l'Etat et la société civile tente-t-elle de maintenir le rapport de domination des hommes sur les femmes?

Une des particularités de la ville et de la région est que les acteurs de ces alliances sont extrêmement liés. On observe une triangulation entre la Société de médecine, l'Eglise et l'Etat, notamment avec le Parti démocratique chrétien (PDC) qui était majoritaire. L'Etat ne se contente



La photo prise lors de la manifestation de 1978 a éveillé la curiosité de Marie Spang. Comité Centre Femmes

pas d'interdire une pratique, celle de l'avortement: il crée lui-même un planning familial dirigé par une catholique dévouée, en lien avec l'évêché. L'opposition se manifeste souvent par des

blocages à plusieurs échelles: au niveau individuel par la difficulté d'accès à un gynécologue, au niveau intermédiaire avec l'entrave aux organisations féministes, et au niveau macro à

travers un silence total imposé sur les questions liées à la sexualité et au corps.

Pourquoi les questions de sexualité et de contraception

Se voir sans hommes pour parler politique

Pour constituer un corpus de sources suffisant, Marie Spang a rencontré plusieurs anciennes militantes.

Alors étudiante en histoire contemporaine à l'Université de Fribourg, Marie Spang assiste à un cours de Pauline Milani sur l'histoire des femmes et du genre en Suisse. «Elle a montré une photo de la manifestation de mars 1978 avec cette pancarte et le slogan «Etre femme à Fribourg: oui papa, oui, patron, oui chéri, oui Monseigneur, oui Docteur». Cette photo deviendra le point de départ de sa recherche

et de son travail de mémoire. La Fribourgeoise ne peut s'appuyer sur un corpus important d'archives. C'est à elle de le constituer et d'enquêter. «C'était un travail de détective», confie-t-elle. Un travail de recherches de plus d'un an, durant lequel Marie Spang déroule le fil d'une pelote fribourgeoise oubliée, au gré des rencontres avec d'anciennes militantes ou encore un jeune journaliste de l'époque.

Les témoins ont-ils eu conscience de participer à un bout d'histoire? «Oui, elles et il ont eu conscience d'avoir participé à

occupent-elles particulièrement Fribourg?

On peut dire que c'est lié au contexte et aux impacts du catholicisme. L'exil abortif était courant: les Fribourgeoises partaient notamment à Genève, à Lausanne, voire à l'étranger. De plus, l'avortement dans un autre canton n'était pas remboursé par la caisse-maladie. A Fribourg, seules des femmes aisées pouvaient donc y accéder, puisque cela coûtait jusqu'à 2000 francs. Et ce n'était pas le seul obstacle: la plupart des médecins ne délivraient la contraception qu'après deux enfants.

Vous évoquez ce que la presse appellera l'affaire Kaufmann, liée au renvoi d'un gynécologue progressiste de l'Hôpital cantonal. Cet événement déclenche une mobilisation inédite. Pourquoi?

C'est en rencontrant une militante que j'ai compris l'enjeu de ce licenciement, qui semble vraiment politique (lire ci-dessous). La personne qui devait le remplacer était le neveu du médecin-chef du service. Deux aspects restaient moins clairs: certains griefs contre ce médecin français pro-avortement, et la dimension de xénophobie au sein de la Société de médecine, qui favorisait ouvertement des candidats locaux.

Cet événement a donné une ampleur considérable au mouvement. En voyant les archives de l'Etat, on constate un soutien massif, avec des lettres signées par 100 personnes et notamment 160 appels reçus en moins d'un mois en soutien au gynécologue. Cela n'étonne pas si l'on regarde les profils des autres gynécologues de l'époque. Par exemple, Alfred Spreng, le mari de la militante pour les droits des femmes Lise-lotte Spreng, était un médecin paternaliste qui, dans une émission de télé, affirmait que les femmes n'étaient pas capables de faire des choix pour elles-mêmes.

Surtout, ce tremblement de terre a permis à ces questions d'apparaître réellement dans l'espace public pour la première fois. On ne pouvait plus les éviter.

En vous lisant sur l'avortement des Fribourgeoises contraintes d'aller ailleurs, cela fait penser à la situation aux Etats-Unis actuellement...

Oui, comme le dit ma professeure Anne-Françoise Praz dans la préface, rien n'est jamais acquis. Il y a toujours une volonté politique de revenir sur les acquis: le risque d'un *backlash* existe.



«L'exil abortif était courant à Fribourg»

Marie Spang

Vous dédiez justement un chapitre à un épisode de backlash fribourgeois. Expliquez-nous...

C'est un retour de bâton. Une réaction préventive autant que punitive, en amont ou en aval d'une poussée sociale. Le *backlash* est présent notamment du côté de l'Etat, qui, en amont de la manifestation de mars 1978, fait tout pour qu'il y ait le moins d'échos possible. Concrètement, en 1978, on essaie d'imposer aux féministes des conditions tirées par les cheveux: un parcours sur des rues secondaires, avec peu de visibilité, par le quartier du Jura. On leur impose de ne pas se couvrir le visage, de ne pas utiliser de mégaphones... Il y a une volonté de ne pas les laisser entrer dans l'espace public, alors que tout l'enjeu du mouvement féministe est que «le privé est politique». L'Etat invoque toujours des explications législatives, mais pas toujours légitimes, vu que les militantes feront recours face à ces conditions et gagneront devant la justice.

Là aussi, il y a un parallèle à faire avec les manifestations contre le G7 à Genève, ou lors des soutiens pour la Palestine à Fribourg. La question du *backlash* fait souvent partie du cycle des mobilisations sociales. »

» Marie Spang, *Oui Chéri, oui Monseigneur, Oui Docteur!*
» Mobilisations féministes à Fribourg (1974-1984), Ed. Antipodes, 192 pp.
» Me, vernissage à la Librairie L'Art d'aimer, 18h 30